

XV

PARIS QUI S'EN VA

I

Paris s'en va ! Les grandes maisons des Compagnies d'assurances nous font, au jour le jour, un Paris uniforme tout à fait ennemi de l'art et du pittoresque ; le vieux Paris qui nous souriait par toutes ses physionomies variées tombe tous les jours dans l'abîme des regrets. Où es-tu, Paris de mes vingt ans, qui me parlais encore du moyen âge, de la Renaissance, du style Louis XIII et du style Louis XVI ? C'était les mille faces de l'archi-

teature, chaque maison avait son caractère tour à tour grandiose et familier. Il n'y a plus de familier que les boutiques, il n'y a plus de grandiose que les monuments.

Il est à craindre que, d'ici à peu de temps, on ne supprime les monuments pour bâtir, comme en Amérique, pays du progrès s'il en fut, des maisons à dix-huit étages. Ma plume est toute irritée contre cette métamorphose de Paris. Ceci me fait penser à bien des sacrilèges, à commencer par la démolition d'un chef-d'œuvre d'architecture antique, la maison pompéienne du prince Napoléon, qu'on pouvait conserver pour moins que rien : un billet de cinq cent mille francs. On avait là tout un musée pompéien, avec des peintures murales de Gérômes, de Cabanel et de quelques autres. En vain j'ai sonné la cloche d'alarme pour avertir nos édiles. A côté du palais pompéien, il fallait conserver la maison turque de Jules de Lesseps, ce curieux qui avait enfermé l'Orient avenue Montaigne.

A côté de lui, c'était le château gothique du comte de Quinsonas, une merveille de ce style devenu si rare. Tout cela est tombé sous le marteau des démolisseurs. Et combien d'autres charmantes demeures qui renfermaient la poésie en action !

Ainsi fut le palais romain de madame Emile de Girardin, qui recevait là tout Paris, quelquefois même Emile de Girardin. Balzac disait : « Il y a dans ce palais tant d'esprit, à certaines heures de fête, que j'ai toujours peur de voir sauter les colonnes et le fronton. » On allait de là au palais de la princesse Mathilde ; le même esprit, plus souvent renouvelé.

Dans l'avenue des Champs-Élysées, il ne reste plus que la maison Louis XVI du comte Roger du Nord. Dieu veuille qu'on ne la vende pas à quelque Compagnie d'assurances, comme on a vendu cette belle maison d'à côté, bâtie dans le style de la Renaissance, avec les cent et une figures sculptées dans la

pierre. Cette maison qui a abrité des femmes célèbres par leur beauté comme Anna Deslions, et son groupe chatoyant. On ne s'y ennuyait pas. C'est surtout la façade de cette maison qu'il faut regretter. Une autre façade du même style, mais moins ornementée, dans les Champs-Élysées, vient de tomber aussi sous la pioche brutale, pour faire place à une de ces éternelles demeures sans style et sans caractère.

La ville de Bruxelles se rebâtit aussi, mais comme elle entend bien mieux l'architecture contemporaine, avec ses saillies et ses ornementations ! C'est là que Paris devrait prendre des leçons, non seulement pour bâtir, mais pour conserver tout ce qui est beau à la curiosité des voyageurs comme des Parisiens.

Les utilitaires disent que nous avons le palais de l'Industrie. Je m'étais indigné contre le plan des architectes ; on n'en a pas moins élevé ce monument incroyable qui indique

un nouvel ordre d'architecture, l'ordre qui fait pleurer les pierres au lieu de les faire sourire ; voilà comment on désapprend le grand art.

Cette avenue des Champs-Élysées s'est attristée de jour en jour.

Le comte Hennekel nous menace d'enlever, pierre par pierre, en Silésie où dort du sommeil éternel la marquise de Paiva, le merveilleux hôtel de l'avenue des Champs-Élysées.

Ce bijou style renaissance est une fête pour les yeux, au dedans plus encore qu'au dehors. Tous les beaux esprits du temps y ont fondé l'académie de la marquise, poètes et peintres ont dîné là le vendredi et le dimanche.

Où est le Château des Fleurs, où régnait Métra en son meilleur temps ? Disparu aussi l'Hippodrome. Mais le vrai sacrilège, c'est la démolition du palais pompéien.

II

Le prince Napoléon, qui était né artiste et prince, s'était amusé à bâtir à Paris une maison pompéienne comme il se fût amusé à écrire un livre.

Au lieu d'avoir sa maison romaine à Pompéi, il avait voulu l'avoir à Paris, avenue Montaigne. On sait avec quelle passion il avait fait une réalité de son rêve. Avec quelle impatience napoléonienne il donnait le feu sacré aux ouvriers de la pierre et du marbre, aux décorateurs, aux peintres et aux sculpteurs !

L'œuvre resplendit bientôt sous le soleil, qui n'était pas tout à fait le soleil de Pompéi. Tout Paris a été en procession devant cette restitution si savante de la maison de Diomède.

A Pompéi, devenue romaine et devenue impériale, la vie privée était sacrifiée à la vie politique. On y continuait le forum jusque dans l'atrium. L'atrium était la patrie publique des habitations pompéiennes ; c'est là que Diomède, ou Salluste, ou Pansa recevaient leurs hôtes, leurs amis, leurs clients. En revanche, c'était la plus décorée de toutes les salles ; on y voyait les portraits des ancêtres, les titres de renommée des aïeux, les illustrations familiales ou glorieuses.

Aussi le prince Napoléon, qui a construit le palais pompéien de Paris, avait-il réuni dans l'atrium les images en peinture et en sculpture de la famille Bonaparte.

Nul portrait n'y était voilé. Pompéi cachait ses femmes. A Paris, on ne cache pas ses femmes de peur que les voisins ne cachent les leurs.

On sait que le prince Napoléon avait bâti le palais pompéien avec un rare sentiment de l'architecture romaine et de l'art antique. Il y

donna des fêtes à ses amis. On y joua la comédie. Ce fut le rendez-vous du tout-Paris de la Cour et du tout-Paris des arts.

Les invitations du prince étaient bien plus recherchées que celles de l'Empereur, parce qu'il se moquait du monde officiel quand le monde officiel était ennuyeux ; ainsi il n'invitait jamais que trois ou quatre ministres, sénateurs et députés ; les artistes et les gens de lettres du dessus du panier étaient heureux de se rencontrer là, comme ils se rencontraient au château de Meudon, dans une hospitalité toute cordiale. Le prince était toujours charmant, spirituel, abandonné, mais sans abdiquer la dignité impériale.

On ne dira certes pas qu'il donnait des fêtes comme tout le monde. Dans ses dîners, au Palais-Royal, au château de Meudon, au palais pompéien et ailleurs, il y avait toujours le ragoût de l'imprévu : convives, festins, comédies.

A la cour, l'Empereur était obligé envers

tous les hauts personnages de l'Etat ; mais combien de non-valeurs dans les hommes politiques qui ont, par hasard, escaladé le pouvoir et qui ne seront jamais ni des hommes d'esprit ni des hommes de bonne compagnie ! Tandis que le prince Napoléon, qui n'était obligé à rien, fermait hautement sa porte à tous les courtisans et à tous ceux que le génie et l'esprit n'avaient pas frappés d'une auréole. La princesse Mathilde lui avait donné l'exemple ; mais il n'était pas de ceux qui prennent des leçons ; d'ailleurs, la princesse était moins farouche encore contre les non-valeurs, tantôt pour complaire à l'Empereur, tantôt à l'Impératrice.

C'était donc une faveur non pareille que d'être en familiarité avec le prince Napoléon, car, hormis pour les grandes réceptions, la liste d'or n'était pas longue ; on peut dire que chaque nom rayonnait.

III

Une des plus belles fêtes données au palais pompéien fut la répétition de la *Femme de Diomède* et du *Joueur de Flûte*, où l'on vit en scène, entre autres comédiens : Théophile Gautier, Emile Augier, Madeleine Brohan, Samson, Got, mademoiselle Favart. Nous eûmes vraiment l'illusion du théâtre antique dans son plus beau caractère. Ce fut un enthousiasme inouï. Les spectatrices votèrent des actions de grâces toutes romaines à celui qui, réédifiant un palais pompéien à Paris, donnait le spectacle de l'art antique dans le plus pur sentiment de la vérité.

Vrai jeu de prince impérial. Aussi, quand toutes les dames remercièrent l'amphitryon, elles demandèrent à revêtir le péplum et à signer un engagement pour le théâtre du pa-

lais pompéien. Il fut convenu ce soir-là que j'écrirais, avec Théophile Gautier, une comédie antique, les *Danseuses d'Herculanum*.

Quand mourut le roi Jérôme, le prince retourna au Palais-Royal et ne vint plus que de loin en loin au palais pompéien. Un jour, le palais fut affiché pour être vendu au plus offrant et dernier enchérisseur. Pourquoi ce caprice ?

La vérité, c'est que le prince était agacé par la calomnie. On l'accusait de passer souvent la nuit dans la chambre à coucher tout enmiroîtée du pavillon. On accusait aussi l'Empereur d'en avoir la clef.

Le bruit de cette vente fut une surprise et une tristesse chez tous les amis du prince. Jules de Lessèps me vint voir un matin et me proposa de l'acheter à nous deux. Nous allâmes le visiter en acheteurs, de la cave au grenier ; mais nous n'avions pas franchi le seuil que le voisin du prince, le comte de Quissonnas, nous dit que lui aussi songeait à

acheter ce chef-d'œuvre; bientôt, le marquis Costa de Beauregard parla d'y mettre une enchère, le baron de Soubeyran voulut y mordre aussi. Ce fut M. de Quissonas qui fut adjudicataire pour nous tous : le mobilier fut vendu quelques jours après, moins le beau sphinx en marbre, que me donna le prince; nous rachetâmes tout ce qui était beau, c'est-à-dire presque tout, y compris les statues et les bustes.

Ci-git le palais pompéien.

IV

La jolie montagne de Beaujon est bien dépoétisée. Un ancien a dit que chaque coin de terre avait son heure. Cette heure, pour Beaujon, carillonne gaiement de 1840 à 1870, trente années où le cœur de Paris battait à triple sonnerie. Lord Byron et Chateaubriand

avaient passé par Beaujon, comme pour y répandre le parfum de jeunesse éternelle. Quand je bâtis là mon nid, il n'y avait que sept ou huit habitations, mais quels habitants ! Rue Lord-Byron, Théophile Gautier et Rosa Bonheur. Au pied de la montagne, sur les Champs-Élysées, M. et madame de Girardin; rue de Balzac, Balzac lui-même; rue Chateaubriand, Béranger et Lisette. Tout à côté, Lamennais. Quelle moisson de souvenirs !

Je demeurais moi-même rue Chateaubriand, dans l'hôtel gothique, trop gothique du comte de Lancosme-Brèves. Plus d'une fois, le matin, j'allai déjeuner chez Béranger avec Lamennais. Ce pauvre Béranger, qui n'avait que deux mille livres de rente, accueillait chaque jour je ne sais combien de solliciteurs, qui pour être sénateur, qui pour être bibliothécaire, qui pour avoir cent sous, car Béranger était infatigable pour les autres. Et comme on abusait de cette bonté d'âme !

Rue de Beaujon, il y avait aussi le peintre

Gigoux et le peintre Gudin, surnommé l'Amiral pour ses marines. Il était fastueux et recevait tout Paris au château Beaujon, aujourd'hui à madame Salomon de Rothschild. Ce fut dans les jardins du château que Nieuwerkerke tua à moitié d'un coup de poing un coquin qui avait frappé une femme. Lui-même avait son atelier rue Lamennais. Ce fut là que le comte d'Orsay sculpta les bustes de quelques-uns de ses amis dont j'étais.

Tout contre la maison de Morny, lequel n'en conservait pas moins, au bas des Champs-Élysées, sa niche à Fidèle, — cet infidèle. — Un peu plus loin, la comtesse d'Agout allumait la lampe de Daniel Stern pour écrire ses pages plus ou moins philosophiques, plus ou moins romanesques, au clair de lune de la baronne de Staël. On s'ennuyait chez elle. Là aussi vivait la comtesse de L. K..., surnommée l'as de pique, dont Emile de Girardin était l'ami. Une nuit qu'il s'attardait, le mari sonna contre son habitude, car il avait ailleurs

un as de cœur : « O mon Dieu ! s'écria Girardin tout désespéré, je suis sûr qu'on vient me chercher parce que les machines de l'imprimerie ont sauté ! » Ce qui peint bien le fameux publiciste, toujours plus préoccupé de son journal que de tout le reste.

Rue de Beaujon, il y avait aussi le duc de Brunswick, célèbre à plus d'un titre par son hôtel rose, ses maîtresses brunes ou rousses, et son voyage en ballon. On sait qu'il avait été si malade à son premier voyage à Londres que, ne voulant pas reprendre la mer, il était revenu d'Angleterre en ballon.

Je pourrais parler des jolies vendangeuses qui, en 1852, vendangèrent mon arpent de vignes qui allait de la rue Chateaubriand à la rue Lord-Byron. Rachel dominait ce groupe de belles comédiennes qui ne s'étaient jamais trouvées à de pareilles vendanges.

Nous avions encore à Beaujon : Dickens, qui y passa deux hivers ; Anna Deslions, la Barucci, Juliette Beau, Esther Guimond. Ces

quatre dames du jeu de cartes de la haute fashion recevaient la meilleure société, — côté des hommes, — des princes du sang, comme Jérôme Bonaparte, des ambassadeurs, comme le prince de Metternich ou le commandeur Nigra.

M. de Balzac n'a pas vécu longtemps dans sa jolie maisonnette de jardinier, mais madame de Balzac y a vécu plus d'un quart de siècle.

C'était tout ce qui restait du temps de M. Beaujon, de ce château style rococo, peintures de Boucher.

La maisonnette de Balzac fût demeurée dans le parc une des plus rares curiosités de Paris. Je regrette qu'elle ait été démolie. Lehmann, qui demeurait en face, en avait gardé un joli croquis. Les trois peintres Giraud, qui étaient du voisinage, en avaient eux-mêmes dessiné le profil ; mais cela se retrouvera-t-il ?

Où sont toutes ces figures ? C'est vainement

que je les évoque. Je ne vois plus même leurs ombres. Mais un passant me serre la main, un obstiné habitant de Beaujon ; c'est Jean Gigoux, qui porte gaiement ses quatre-vingt-huit ans.

« Eh bien, me dit-il, c'est aujourd'hui dimanche, on se croise les bras. »

Il ajoute gaiement :

« Quand il fait nuit, car j'ai peint jusqu'au soir ; j'espère bien peindre encore une douzaine d'années, ce qui me donnera cent ans, comme mon maître Titien. »

Gigoux est déjà le plus ancien monument de Beaujon.